**Extraits sur le Monde de Juliette :**

Chapitre 1

La mer ! Oui, la mer !… L’ odeur âcre et iodée du varech… Il suffit de fermer les yeux et elle est là, toujours aussi entêtante, comme si c’était hier, avec le clapotis des vagues, inlassablement répété : s’enroulent sur elles-mêmes, gonflent en s’élevant, puis s’effondrent avant de s’étaler en caressant le sable…A une cinquantaine de mètres, un peu plus peut-être, il y avait une sorte de muraille à demi immergée, faite de gros rochers irrégulièrement empilés ; oui, je la revois nettement, elle enfermait un bassin d’eau si peu profonde que les enfants s’y aventuraient sans risque. Au-delà se répétait le moutonnement de la mer, gris, jusqu’à perte de la vue. Des heures j’aurais passé là, assise sur le sable mouillé, à la limite du reflux, dans cette zone humide où viennent mourir les vaguelettes. Le plaisir de ces mille petites langues d’écume qui te remontent sous la plante des pieds, se glissent entre les orteils et t’enserrent les chevilles comme un bracelet de bulles évanescentes ! Rien de commun avec la grande baignoire du livre de lecture, dans laquelle s’amusaient le garçonnet et la fillette ; fallait être bête pour imaginer la mer comme ça., seulement j’étais toute petite alors, nichée là-haut dans ma serre cévenole, ignorante ; d’ailleurs la mer, qui la connaissait autour de moi ? Elle n’était qu’un mot magique…

Cette bordure de rochers, où ? A Cavalaire ? Non, là, c’était une sorte de digue, à l’entrée du port. Le Grau alors. Ce devait être plus tôt ; deux ou trois ans peut-être. A la sortie de la guerre ? Oui, puisque je me revois avec mon grand maillot noir, d’une seule pièce, qui baillait entre les cuisses. Quelle honte, ce maillot. Le bikini, bien sûr, il est venu plus tard. Sur la couverture de Cinémonde d’abord, puis à la plage. Effectivement, le premier été, je portais mon grand maillot d’une seule pièce. D’ailleurs il doit être sur une photo…Voilà… Avec mes cheveux courts et blonds. La décoloration, pendant longtemps mon seul luxe !... Fin juillet 1945. Ca sert d’inscrire les dates parce qu’au moins on est sûr ; la mémoire, il arrive toujours un moment où elle te trompe. Raymond avait installé la caravane-camping directement sur la grève, à l’abri des maisons du front de mer. Parce qu’ailleurs c’était dangereux : des mines, il y avait des mines partout. Trop peu de temps que la guerre était terminée. La guerre ! Les bombardements ! Rien que d’y penser, j’en tremble encore. Cent mètres à gauche, jusqu’au môle, cent mètres à droite jusqu’aux premières dunes et pas plus ; c’était la zone de sécurité ; la seule partie déminée. Celle où mon grand Jacques et mon petit Gilles, avec leurs rares copains, devaient rester à portée de regard. Quelle angoisse quand l’un était absent ! Les appels derrière les dunes …la plage qu’on arpente … l’attroupement sur le môle …

Et puis ce jour, ce jour terrible où la barque s’éloignait, emportée irrésistiblement par le mauvais courant du sud. Et moi qui étais là bêtement, sous l’auvent de la caravane, à éplucher mes légumes, plongée dans la lecture de Vogue magazine ; quand j’ai levé la tête, je l’ai vue au loin, après la ligne de rochers, au-delà du deuxième banc de sable, là où l’on n’avait plus pied depuis longtemps. Et j’ai crié : « Ne sautez pas ! Ne bougez pas ! On va venir vous chercher ! Vous n’avez pas pied ! » L’affolement ! Je le savais que cette vieille barque prenait l’eau, qu’entre les planches, elle s’infiltrait insidieusement. Elle se glissait sous les pieds d’abord, ensuite gagnait les orteils, puis les chevilles tandis qu’inexorablement la barque s’enfonçait. Elle allait finir par couler. Et Jacques, et Gilles, et même Max leur copain, qui ne savaient pas nager ! Pas de rames non plus, juste peut-être leurs pelles à sable. J’ai couru alors, éperdue, jusqu’au Centre de secours maritime. Fermé.

J’avais beau cogner du poing contre le grand portail rouge, personne ne répondait. Je suis revenue en courant sur la plage. Elle était déserte. Trop tôt le matin, trop tôt aussi après la guerre : aucun vacancier. Et puis voilà que Jacques, là-bas, au loin … « Non, ne saute pas ; tu n’as pas pied ; tu vas te noyer ; attends ! » Il a sauté. Je l’ai entendu hurler de toutes ses forces « Maman ! » Ce cri, cet appel, pendant des années, je l’ai eu dans l’oreille. Et encore aujourd’hui je l’entends. Jacques a disparu. Gilles aussi a hurlé, et Max. Alors je me suis précipitée dans les vagues, marchant, courant, tombant, me relevant, luttant contre la résistance de l’eau, contre le désespoir. Et puis Jacques a reparu, accroché d’une main à la barque, crachant et vomissant l’eau salée qui l’étouffait, mais vivant. Alors, derrière moi, venant de la plage, il y a eu, tout à coup, la voix de cet homme qui, de toutes ses forces, me criait de m’arrêter, qu’il arrivait. Je me suis retournée. Il venait vers moi, sautant à grandes enjambées, torse nu, vêtu non pas d’un slip de bain mais d’un long caleçon blanc.

Oui, je sais, dans des circonstances pareilles se fixer sur un tel détail, c’est ridicule, mais va-t-en savoir ce qui se passe dans la tête à ce moment-là ! Il m’a dépassé, a plongé, nagé à brasses précipitées, la tête droite, le regard fixé vers la barque, là-bas, au loin. Et moi de crier encore : « Ne bougez pas, on arrive ! Jacques accroche-toi ! Tiens bon !… Non, Gilles, non, n’y va pas ! » Sur la plage des gens se sont attroupés, impuissants, ont crié eux aussi. Et puis Jacques … sa main qui glisse, qui décroche. Il ne sait pas nager. Il va couler. Et l’homme qui est trop loin encore, qui peine pour avancer. « Jacques ! » Au loin, cette tête qui plonge et qui reparaît entre les vagues. Mais oui, c’est bien Jacques qui se débat, qui nage, oui, qui nage comme il peut. Il va s’épuiser ! Et je vais vers lui. Je veux arriver avant que ses forces ne le quittent. Il me l’a raconté après, bien des fois. Il croyait avoir pied et avait plongé pour pousser la barque. Sa terreur quand il a coulé ; sa panique après, quand il n’eut plus la force de rester accroché. Il a tout lâché. Etouffé par l’eau salée qu’il avalait. Il a remué les bras, les jambes, comme il a pu, comme je le lui avais montré si souvent. Il me voyait là-bas loin, il lui fallait arriver à l’endroit où l’on a pied, il s’époumonait, épuisé, c’était ça ou couler. Et puis le moment où je l’ai saisi par les deux bras, tiré jusqu’à la plage. Sauvé, il était sauvé ! Pendant ce temps, l’homme dans son long caleçon blanc avait atteint la barque. Les deux bras tendus, à la seule force des jambes, pliées, dépliées, ramenées, détendues, il pousse l’embarcation devant lui, lutte contre les vagues et le courant, triomphe petit à petit de la distance. Des cris d’encouragement retentissent, ceux des badauds sur la plage, plus nombreux maintenant. Et moi qui serre mon enfant entre mes bras. Vivant, il est vivant [...]

Chapitre 2

    Sur la terrasse, Elle est là une fois encore, la vieille dame. Comme Elle était là hier, avant-hier, tous les jours, dans son fauteuil, immobile, calme, paisible, le regard plongé au fond de sa solitude.

    Qui l’a conduite jusque-là ? On ne sait pas. Vient-Elle seule ? C’est peu probable. Cependant, on ne la voit jamais s’installer. Quand le jour s’impose, Elle est déjà là, comme si le soleil en se levant l’avait déposée délicatement sous la galerie couverte, juste à côté de sa petite table.

Regarde-t-Elle le jardin, en contrebas ? Le voit-Elle ? Un grand parc à la française avec ses bordures de buis et ses alignements de rosiers, sa fontaine d’où ne jaillit aucune eau, au fond de la grande allée fermée par les deux cèdres séculaires. Ses bancs aussi, déjà presque tous occupés par les silhouettes fragiles de quelques résidents, les plus alertes, en raison probablement du beau soleil qui chasse les restes de rosée.

Dans la pénombre, Elle apparaît fragile, belle encore. Belle surtout, avec ses rides sereines, ses yeux clairs, le soin de sa coiffure, et son maquillage, toujours discret. Une beauté émouvante, qui accueille sans récriminations le temps qui passe. Quel âge peut-Elle avoir ? 85, 90 ? Un peu plus, un peu moins ? L’âge où l’on ne vieillit plus, où l’on se fane plutôt, où l’on se déprend de soi, inexorablement, comme à l’automne les arbres, feuille après feuille, jour après jour. [...]

**Critiques (extraits) sur le livre Le monde de Juliette :**

Après son magnifique Derrière les ponts (éditions Climats), l’écrivain gardois André Gardies nous revient avec Le monde de Juliette, récit attachant d’une vie humble (…) Comment détecter dans l’existence la plus modeste le destin romanesque : c’est tout l’art du poète Gardies, jamais plus à l’aise que dans la transcription des menues joies et peines du quotidien.

  Pascale Ferroul, Gard magazine, mars 2007

   Juliette revit sa vie, avec ses peines, ses douleurs secrètes, mais aussi ses joies et ses bonheurs gagnés souvent sur l’hostilité du monde. Elle découvrira, et le lecteur avec elle, que la vie même la plus humble peut bien se révéler être un roman.

   Marie-Claire, novembre 2006

  Après Derrière les ponts et Les années de cendres, André Gardies présente aujourd’hui Le monde de Juliette, l’histoire d’une vieille dame qui se remémore ses souvenirs, des souvenirs qu’elle convoque au quotidien…

    Michèle Caron, Radio France Bleu Isère, 1 sept. 2006

  Cette joie fanée, disparue dans le gouffre du temps, nous émeut d’emblée…